

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SECRET DE L'INTENDANT

(PREMIÈRE PARTIE — LE DRAME DU CARREFOUR

III

— Ah ! monsieur vient de me porter un terrible coup,

bégaya-t-il d'une voix faible. Quand vous m'avez dit avoir des nouvelles, j'ai cru mon maître retrouvé. Mais ces nouvelles... étranges me disent clairement qu'il est mort. Passer si vite de la joie au désespoir, c'est une rude épreuve à mon âge ! car, j'ai bien deviné, n'est-ce pas ? monsieur le juge, mon bon maître est mort ?

Il y avait tant d'affection désolée dans la voix de Colard que M. de Badières se dit aussitôt :

— Il aimait tant Bricchet que je puis me fier à lui en l'employant.

De grosses larmes coulaient des yeux du serviteur qui répétait :

— Mon bon maître est mort ! !

Le juge repoussa doucement Colard qui lui barrait la porte et pénétra dans le vestibule en disant :

— Calme-toi un peu, mon brave ami, et apprends moi d'abord où sont tes maîtresses.

— Pour ne pas entendre le bruit et les cris de cette foule attirée par l'exécution, ces dames se sont retirées tout au fond de la maison.

Il fit un mouvement pour s'éloigner, en ajoutant :

— Je vais vous annoncer.

M. de Badières le retint vivement.

— Non, Colard, ne dérange pas ces dames. C'est à toi

seul que j'ai affaire. Viens m'écouter dans ce petit parloir. Et le magistrat entra dans la pièce désignée, suivi par Colard, dont la figure exprimait une douloureuse surprise.

— Rappelle bien tous tes souvenirs, mon ami, et dis-moi depuis quand tu es dans cette maison, continua le juge, après avoir fait asseoir le serviteur près de lui.

— Vingt-deux ans, monsieur. Je suis entré deux années avant le premier mariage de mon maître.

— Rien d'extraordinaire que tu saches avoir précédé ce mariage ? La première M^{me} Bricchet était bien orpheline comme le disait ton mari, n'est-ce pas ?

L'existence du savetier Pigeot était un secret de son maître. Le fidèle Colard ne crut pas devoir le trahir.

— Orpheline de père et de mère, dit-il.

— M^{me} Bricchet avait-elle d'autres parents avec lesquels Bricchet pouvait être en désaccord ?

— Aucuns parents.

— De son côté ton maître comptait-il dans sa propre famille des personnes avec lesquelles il fut en hostilité ?

— Son père mort, monsieur, était bien seul au monde.

— Oui, mais d'une époque qui avait précédé ton entrée ici, Bricchet,

devant toi, ne se rappelait personne dont il eût à se plaindre, dont il voulait se venger, par exemple ?

— De son passé, monsieur ne citait qu'un seul homme, et pour celui là il était loin d'avoir de la haine.

— Quel était cet homme ?

— M. de Vironne.



... la conversation pétilla des mordants propos de Lancelotti...

A ce nom, le magistrat eut entendu encore vibrer à son oreille la voix de Cartoucho lui disant : le mot de passe est a parlons de M. de Vivonne.»

Il poursuivit donc :

—Sais-tu quel motif avait ton maître d'aimer M. de Vivonne, qui est mort depuis trente-trois ans déjà ?

—C'était un secret confié par son père.

—Et lui, ne l'a-t-il pas dit à un autre ?

—Je crois que la première M^{me} Bricbet en avait reçu la confiance.

—Pauline en a-t-elle connaissance ?

—Je ne le pense pas.

—Et la nouvelle épouse ?

—Je suis certain que non, car, dernièrement, elle demandait la raison qui avait fait donner la place d'honneur du salon à ce personnage et voulait faire enlever cette toile pour y substituer son propre portrait. M. de Vivonne a obtenu grâce parce que madame s'est décidée à utiliser l'autre cadre qui lui faisait pendant et qui était vide. Après son second mariage, M. Bricbet avait commandé ce cadre pour son image en pied.

—Qu'est devenu ce tableau ?

—Il n'a jamais été exécuté, car mon maître disparut à cette époque.

—De sorte que vous n'avez plus rien qui vous rappelle les traits de l'absent ?

—Malheureusement non. Nous n'avions qu'une miniature qui appartenait à M^{lle} Pauline. Elle eut l'idée de faire monter le médaillon en bracelet et, à Noël dernier, ce bracelet lui fut volé à la messe de minuit.

Involontairement, M. de Badières tâta le bracelet qu'il avait dans sa poche.

Rien dans ce que lui disait Colard ne pouvait le mettre sur cette piste tant cherchée.

Il tenta une autre voie.

—Voyons, dit-il, recueille bien tes souvenirs et tâche de te rappeler tout ce que ton maître a fait ou dit dans la journée qui précéda son départ.

—Mais je vous l'ai répété cent fois, monsieur de Badières ; il est resté dehors toute la journée.

—Où supposes-tu qu'il puisse être allé ?

—Chez vous.

—C'est vrai, mais il n'y est resté qu'une heure.

—Chez son notaire peut-être, dit Colard de la voix hésitante d'un homme qui cherche.

—Et, selon toi, que pouvait-il faire chez son notaire ? Son testament, n'est-ce pas ?

Au lieu de répondre, Colard regarda le juge avec méfiance ; il paraissait se demander à quoi tendaient toutes ces questions. M. de Badières devina aussitôt ce sentiment.

—Oh ! fit-il, ne t'effarouche pas, mon bon Colard ; tout ce que je te demande là est uniquement dans l'intérêt de ton maître. Je reprends ma question : Tu supposes donc qu'il allait faire son testament ?

—Puisqu'il partait en voyage.

—Es-tu bien sûr que ce fût en voyage ?

La méfiance reparut dans les yeux de Colard.

—Où donc alors ? dit-il sèchement.

—Que sais-je ? A quelque rendez-vous dangereux ou pour une expédition périlleuse.

Colard regarda le juge et devint blême.

—Pourquoi pâlis-tu ? demanda le magistrat, qui vit cette émotion du vieux domestique.

—Parce que, depuis une heure, vous me torturez par vos questions, monsieur de Badières ; parce que je devine que vous apportez ici un malheur qui va retomber sur M^{lle} Pauline et la faire souffrir ; parce que j'ai sens que cette jeune fille est menacée de quelque chose beaucoup plus terrible que la nouvelle de la mort de son père.

Et Colard fondit en larmes.

Ce nom de Pauline prononcé par le laquais fit cesser, chez M. de Badières, le combat que se livraient sa sévérité de juge et sa vieille amitié pour Bricbet. La pensée que cette jeune fille, qu'il avait vue naître, porterait un nom déshonoré s'il faisait son devoir, le rendit sourd à la voix de sa conscience de magistrat.

—Tu aimes donc bien Pauline ? demanda-t-il.

—Oui, sa mère me l'a confiée au lit de mort, dit le laquais avec une énergie qui contrastait avec sa faiblesse de tout à l'heure.

—Et tu aimais aussi Bricbet ?

—Oui, répéta Colard, mais, cette fois, avec sa méfiance revenue.

—Eh bien ! dans l'intérêt de Pauline et de son père, je vais te confier une mission sur laquelle il faut me jurer de garder toujours le secret.

—Je le jure, dit Colard.

—Rends-toi rue de la Bûcherie, tu chercheras la maison d'un potier d'étain.

—Je la trouverai.

—En évitant autant que possible d'être vu, tu pénétreras dans cette maison et tu monteras trois étages. Tu frapperas cinq coups, à une porte percée d'un guichet....

—Cinq coups, répéta le domestique, qui écoutait ces détails tout surpris.

—A ce signal, quelqu'un paraîtra au guichet et tu lui diras : « Parlons de M. de Vivonne ! » N'oublie pas cette phrase.

—Soyez tranquille.

—Alors la porte s'ouvrira et tu te trouveras en présence de quelqu'un... que tu connais, et tu lui diras : « Vous avez été dénoncé ; fuyez au plus vite ; M. de Badières attendra deux jours avant de faire son devoir de magistrat. » Tu m'as compris ?...

—Oui, et en agissant ainsi, vous m'assurez que j'épargnerai un malheur à Pauline ? demanda Colard en regardant le juge en face.

—Tu en seras certain quand tu auras vu celui auquel je t'envoie, répondit M. de Badières avec un triste sourire.

Sans en demander davantage, Colard partit en courant de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Un quart d'heure après, il atteignait la rue de la Bûcherie et découvrait la maison du potier.

Au troisième étage, comme l'avait dit le juge, se trouvait une porte percée d'un guichet.

Il y frappa cinq coups.

IV

Tout a été dit sur les mœurs de la Régence. Cette vie corrompue, bruyante et sans vergogne de l'élite de la société, a trop souvent été décrite pour qu'il nous paraisse utile de reprendre ici ce thème usé.

Contentons-nous de dire que, après cette existence triste et bigottement hypocrite que la Maintenon avait imposée à la

Cour
Roi
grand
I
avait
A
la Rég
te et s
amour
avec la
sardes
L
lettre
tirés p
le temp
places
daient
L
ces ann
Bi
ment.
pas à se
les cab
De
vent de
semaien
au moit
Pe
nobles
mais tot
nissaien
daleuse.
Pa
celui du
de-chaus
peuple v
bles de t
Si l
de mêm
ment ati
fies, inco
De
aux part
Bie
avait sur
foule. C
Par
une façor
les vieux
barrier.
Dop
la grande
che avait
Ce r
nombre d
l'attente
agréable,
Mais
d'or, les
raient être

Cour pendant les dernières années de Louis XIV, la mort du Roi fit subitement tomber toute cette austérité d'emprunt des grands.

La débauche déborda d'autant plus impétueuse qu'elle avait été plus sévèrement comprimée.

A l'heure de notre histoire, c'est-à-dire en la sixième année de la Régence, le vice avait conquis son droit de régner sans conteste et s'étalait cyniquement au grand jour. Duels, enlèvements, amours éhontés, orgies bruyantes, scandales publics, batailles avec la police, n'étaient que jeux quotidiens pour la noblesse, assurée de l'impunité par un maître qui prêchait d'exemple.

Les liens du mariage n'étaient, pour bien des époux, qu'une lettre morte... quand ils ne l'étaient pas une lettre de change tirée par l'un d'eux sur le désordre de son conjoint; car c'était le temps des productives liaisons. Des maris devaient titres et places à la beauté de leurs femmes, et bien des hommes demandaient leur luxe à des amours généreuses.

Le sens moral sembla s'être subitement éteint pendant ces années que dura la Régence.

Bien loin de se caoher, la dépravation se produisit publiquement. Les grandes dames, au bras de leurs amants, n'hésitaient pas à se mêler au bas peuple, aux soldats et aux grisettes dans les cabarets fameux.

De ce contact de deux sociétés si disparates naissaient souvent des querelles, quelquefois à main armée, qui, quand elles ne se maient pas des cadavres derrière elles, faisaient toujours naître au moins un énorme scandale.

Pendant huit jours, on chansonnait par la ville les noms des nobles dames compromises en ces bagarres de mauvais lieux, mais tout s'oubliait vite par la fréquence de ces éclats qui fournissaient sans cesse une nouvelle pâture à la chronique scandaleuse.

Parmi ces cabarets fameux, un des plus fréquentés était celui du « Broc d'or », situé au coin du quai de la Grève. Le rez-de-chaussée consistait en une longue salle, sorte de cuisine, où le peuple venait boire en des gobelets d'étain sur de grossières tables de bois.

Si le mobilier de cette salle était primitif, il n'en était pas de même des deux étages supérieurs, où un luxueux ameublement attendait la clientèle titrée qui arrivait y déguster les vins fins, inconnus aux buveurs d'en bas.

De petites salles discrètes, sourdes et bien closes, servaient aux parties fines de ces pratiques de choix.

Bien que toujours peuplé, le vaste cabaret du « Broc d'or » avait surtout des jours où il était trop petit pour contenir la foule. Ces jours étaient ceux d'une exécution en Grève.

Par ses fenêtres sur la place, la maison offrait aux curieux une façon commode de bien voir le spectacle, tout en savourant les vieux crus et l'excellente cuisine de maître Gédéme, cabaretier.

Donc, le 11 janvier, le Broc d'or regorgeait de pratiques, à la grande joie de maître Gédéme, qui, en apprenant que Cartonche avait demandé la confession, s'était frotté les mains.

Ce retard à l'exécution lui assurait une jolie vente, car le nombre des bouteilles bues croissait en raison de la longueur de l'attente des consommateurs, qui, loin de partir d'un endroit aussi agréable, patientaient, en vidant de nouvelles fioles.

Mais, de toutes ces bouteilles sorties de la cave du Broc d'or, les plus poudreuses et, à coup sûr, les plus coûteuses devaient être celles que maître Gédéme prenait lui-même le soin de

monter assez souvent à une des salles particulières du premier étage où étaient attablés quatre hommes et trois femmes.

Cette société n'était pas venue d'un seul coup. Sa réunion avait été précédée par l'arrivée d'un couple de ses convives.

C'est à ce moment que nous remonterons pour narrer une singulière conversation tenue entre ces deux premiers arrivants qui étaient un homme et une femme.

D'abord, esquissons leurs portraits.

C'était un grand et beau garçon de vingt-huit ans, un visage hardi, à l'allure peu tapageuse. Malgré son nom de chevalier de Lozeril, malgré son élégance et sa parole douce et polie, on devinait sous cette enveloppe éduisante une de ces natures corrompues et avides qui, à un moment donné, ne reculent devant aucun moyen pour arriver à un but proposé.

Gracieuse, élégante et supérieurement belle, la femme pouvait avoir vingt-six ans et s'appelait la marquise de Brageron. Veuve depuis quatre ans, elle n'avait plus voulu aliéner sa liberté.

Chez cette femme, le fond ne répondait pas à l'extérieur charmant, et, si nous n'en disons pas plus ici, c'est que notre récit le fera mieux connaître.

En entrant, la marquise avait compté de l'œil les sept couverts placés sur la table.

— Oh ! he-elle, nous serons, paraît-il, en nombreuse société pour voir rouer Cartonche ?

— Sept, marquise, tous de vos connaissances, répondit de Lozeril.

— Et lesquels, chevalier, nommez-les moi ?

— D'abord de Ravannes et de présidente.

— Un joyeux couple ; bien ! Après ?

— Le comte de Lancenis et la petite baronne, qui ne le quitte jamais.

— Bon choix encore. Puis nous deux. Cela fait six. Qui donc attend le septième couvert, chevalier ?... Une dame sans doute ?

— Non, marquise, un homme, dit de Lozeril en hésitant.

— Ah ! son nom ?

Ce fut avec plus d'hésitation encore que le chevalier répondit :

— C'est le baron de Cambiao.

A ce nom, un éclair de colère brilla dans l'œil de Mme de Brageron et sa bouche dessina un court sourire haineux.

Mais tout disparut vite, et elle ajouta d'une voix indifférente.

— Tiens ! c'est M. de Cambiao.

— Ce choix vous déplairait-il, marquise ?

— En quoi, mon cher ami ? N'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que nos convives étaient tous de mes connaissances ? C'est un titre que de Cambiao peut invoquer... mieux que bien d'autres.

A cette fin de phrase sur laquelle Mme de Brageron avait appuyé, le chevalier eut à son tour un frémissement de rage qui fut aperçu par la marquise.

Elle vint se mettre en face du jeune homme, le regarda en face et lui demanda d'une voix moqueuse que sa cadait un petit rire sardonique :

— Ah ! chevalier, vous haïssez donc bien de Cambiao, pour lui tendre ainsi un guet-apens ?

La marquise avait si bien deviné le pensée intime du chevalier, que celui-ci, brusquement surpris par la question, ne put trouver un mot à répondre.

— Oh ! ne rougissez pas ainsi, mon cher, continua-t-elle. Je

ne suis pas, au fond, grande sorcière pour avoir deviné que, après avoir longtemps cherché l'occasion de vous trouver en présence de M. de Cambiac, vous voulez profiter de celle qui vous est offerte aujourd'hui. Invité sans doute par Ravannes ou Lancenis, le baron ne s'attend pas à nous trouver tous deux ici. *N'est-ce pas cela ? mon ami.*

De Lozeril inclina affirmativement la tête.

—Alors, poursuivit la marquise, vous vous êtes dit que ma présence amènerait sans doute un geste, une phrase, une allusion au passé, une moquerie, que sais-je ? dont vous profiteriez pour faire naître cette querelle tant souhaitée, et...

—Et alors je le turai ! gronda le jeune homme avec une colère doublée d'une farouche jalousie.

—Je vous le défends, dit sèchement Mme de Brageron en haussant les épaules.

Le chevalier, à ces mots, se redressa furieux, la face pâle et les poings fermés :

—Vous me le défendez ! grinça-t-il. Alors vous aimez donc encore cet homme ?

La marquise contempla un instant l'exaspération qui secouait le jeune homme.

« Décidément, on peut tirer partie de cette bête féroce, pensa-t-elle. »

Puis, se mettant à rire, elle ajouta à haute voix du même ton moqueur :

—Ah ! mon pauvre chevalier, vous n'êtes pas adroit à faire des scènes. Voici que vous vous emportez au moment juste où nous étions bien près de nous entendre.

—Alors vous me permettez de provoquer tout à l'heure de Cambiac et de le tuer ?

—Non, répéta la marquise.

—Non, non, pourquoi ?... j'ai raison de dire que vous l'aimez encore.

Une colère froide s'empara de Mme de Brageron à ce reproche qui revenait pour la seconde fois. D'une main nerveuse elle saisit de Lozeril au poignet et, l'attirant à elle avec fureur, elle lui dit d'une voix vibrante de rage :

—Mais, comprends donc, grand niais, que si forte que soit ta haine pour de Cambiac, elle ne peut égaler la mienne. Tu ne lui pardonnes pas de m'avoir possédée... moi, je le hais pour m'avoir brutalement abandonné. Aussi, je veux une vengeance... mais il me la faut plus terrible que cette mort stupide par un coup d'épée qui me le tuera sans souffrir.

—Que souhaitez-vous donc ? s'écria le chevalier en contemplant le visage de la marquise, auquel la colère donnait une étrange et suprême beauté.

—Je veux une vengeance qui, avant de le tuer, le déshonore et l'atteigne dans tous ceux qui lui sont chers... qui, du même coup, tue cette femme qui m'a remplacée et que, jusqu'à ce jour, je n'ai encore pu découvrir. Voilà ce que je veux, et c'est pour atteindre ce but que j'ai compté sur vous.

—Que faut-il faire ? demanda le jeune homme, dominé par cette haineuse énergie.

—M'obéirez-vous aveuglément, sans chercher même à comprendre ?

—Oui.

—Eh bien, quand de Cambiac entrera, vous et moi lui ferons bon visage. En me retrouvant calme et insouciant après deux années de réparation, il croira le passé si bien oublié qu'il ne conservera aucune méfiance. Après le dîner, M. de Ravannes,

qui est joueur comme les cartes, proposera invariablement une partie...

La marquise s'interrompit tout à coup pour regarder son amant dans les yeux et lui adresser cette singulière question :

—Vous devez savoir gagner quand même ?

À cette demande qui lui prouvait, chez la marquise, une bien médiocre idée de sa probité de joueur, de Lozeril voulut protester.

Mais, avant qu'il eut dit un mot, Mme de Brageron ajouta d'une voix impérieuse :

—Je veux, entendez-vous ? je veux que vous gagniez... je le veux !

Le chevalier se composa un désolé visage pour répondre :

—Bien, marquise, supposons que je gagne le baron... Alors ?

—Vous laisserez de Cambiac s'enfoncer dans sa perte, en lui accordant toutes revanches sur parole. Le baron est un joueur nerveux. En perte, il s'irrite facilement...

—Alors, sur un de ces mouvements d'impatience dont je me prétendrai blessé, je le provoquerai ?

—Non, chevalier, la provocation ne doit pas venir de vous. Laissez faire Lancenis, qui a une langue d'enfer. Contre cette dévotion du baron, il fera quelque maladroite plaisanterie qui excitera de votre part un rire bien lourd, bien bruyant.

—Mais de Cambiac s'en prendra à Lancenis de cette plaisanterie.

—Non, il aime et estime Lancenis ; il lui pardonnera son mot et se froisera du rire de celui qu'il méprise.

Cette nouvelle phrase, peu flatteuse pour de Lozeril, ne semble pas l'émeouvoir.

—Alors, c'est le baron qui me provoquer... Peu m'importe, après tout, de qui vienne la provocation, pourvu que je me batte ? Alors, nous sortirons, n'est-ce pas, marquise ?

—Pas le moins du monde. Vous laisserez la provocation devenir bien menaçante et vous prononcerez alors tranquillement cette phrase :

« Avant de se battre avec les gens, au moins on leur paye sa dette de jeu. »

À ce singulier dévouement qui lui était commandé, le jeune homme regarda tout ébahi la marquise et ne put balbutier que ce seul mot :

—Ensuite ?

—La suite ne vous regarde plus, mon cher. Vous laisserez marcher les événements sans plus vous en occuper. Obéissez, voilà tout.

—Mais... fit le chevalier, tentant de résister.

—N'avez-vous pas juré d'obéir sans comprendre ? demanda sèchement la marquise.

—Soit ! dit de Lozeril résigné.

—Ah ! fit tout à coup Mme de Brageron, j'oubliais un détail. Il se peut, chevalier, qu'au moment de la provocation, j'aie quitté la salle... Ne vous inquiétez pas de moi ; je serai sans doute occupée à travailler à notre vengeance dans quelque coin.

La conversation finissait à peine que le comte de Lancenis et de Ravannes arrivaient avec leurs dames.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit.

C'était le baron de Cambiac qui faisait son entrée.

Avant même son premier pas dans la salle, M. de Cambiac avait reconnu la marquise de Brageron et le chevalier de Lozeril.

A

lui fit c

aussitôt

pâle et

lui sais

—

plus qu

Et

Si

surprise

—

Eh

ner resp

Qu

chez la l

malgré l

figure ac

fine mai

—

vu... voi

En

sentit pl

à de Loz

—C

présente

l'honneur

tions fort

—C

la Présid

—E

repas par

d'osais vo

Blas

charmant

A so

compagne

Le b

de Ravan

—A

Tu vas fa

—O

regardant

Mme

lusion au

disant :

—L

de compte

—T

den de la

—O

parvis de

qu'il s'est

—A

ra pas car

Une ;

d'eux, pro

damné.

La of

—La

Sentez vou

le moqueur

A la vue de ces deux personnages, un pressentiment subit lui fit comprendre qu'un danger quelconque le menaçait et il eut aussitôt la prudente envie de faire retraite. Mais il en fut empêché par de Ravannes, qui se trouvant alors près de la porte, lui saisit le bras en s'écriant joyeusement :

— Ah ! le voici ! Arrive donc, retardataire ; on n'attendait plus que toi.

Et il l'attira dans la chambre.

Si courte qu'eût été l'hésitation du babon, elle avait été surprise par la marquise.

— Il se méfie ! pense-t-elle.

Elle fut la première devant laquelle de Cambiaco vint s'incliner respectueusement.

Quand le jeune homme, en se redressant, croyait trouver chez la femme délaissée un visage froid et sévère, la marquise, malgré la haine qui lui torturait le cœur, offrit à ses yeux une figure souriante et, en même temps qu'elle lui tendait sa belle et fine main, elle lui disait d'une voix qu'elle eut rendu émue :

— Ah ! M. de Cambiaco, voici deux ans qu'on ne vous avait vu... vous vous faites rares pour vos meilleurs amis.

En l'entendant ainsi accepter les faits accomplis, le baron se sentit plus rassuré. Aussi mit-il moins de raideur dans son salut à de Lozeril, qui, souriant aussi, se tenait près d'elle.

— Cher ami, cria aussitôt de Ravannes, viens ici qu'on te présente à la Présidente, qui a bien voulu faire à Cartouche l'honneur de venir le voir rouer. La toute-belle a besoin d'émotions fortes pour dissiper les vapeurs qui lui ruinent l'estomac.

— Comment ? j'ai un mauvais estomac à présent ! demanda la Présidente étonnée.

— Hélas ! chère âme, vous ne faites que six pauvres petits repas par jour... c'est le signe d'un estomac qui se détache, je n'osais vous confier cette triste vérité.

Blanche, rose et un peu boulotte, la Présidente était une charmante blonde, plus gourmande qu'une chatte.

A son tour, le comte de Lancenis conduisit de Cambiaco à sa compagne.

Le baron achevait ses salutations aux trois couples quand de Ravannes reprit :

— A propos, Cambiaco, pourquoi diable es-tu venu seul ? Tu vas faire triste figure, tout isolé, au milieu de nos amours.

— Oh ! le baron vivra de souvenirs, répliqua de Lancenis, en regardant la marquise.

M^{me} de Brageron eut l'air de n'avoir pas compris cette allusion au passé. Elle conserva son sourire aux lèvres tout en disant :

— Lancenis a toujours sa langue de vipère. J'ai bien fait de compter sur lui pour amener la querelle au moment voulu.

— Tiens ! fit tout à coup la Présidente, n'est-ce pas le bourdon de la cathédrale que nous entendons ?

— Oui, ce signal nous annonce que le condamné a quitté le parvis de Notre-Dame, où il a fait une amende honorable, et qu'il s'est mis en route pour la Grève, répondit de Lozeril.

— Aux fenêtres ! mesdames, aux fenêtres ! la charrette ne va pas tarder à paraître, cria de Ravannes.

Une rumeur immense de la foule, qui s'agitait au-dessous d'eux, prouva aux jeunes gens qu'elle voyait de loin venir le condamné.

La charrette arriva bientôt en Grève.

— La vue du condamné vous eulage-t-elle un peu l'estomac ? Sentez-vous du mieux, ma timide colombe, demanda tendrement le moqueur Ravannes à la Présidente.

— Mais, mon cher ami, vous m'ennuyez avec cette plaisanterie sur mon estomac.

— Ne dites pas cela, auro de ma vie ! vous m'affligez cruellement. Le terrible de ce mal est que ceux qui en souffrent n'ont pas conscience.

— Ravannes, vous me portez sur les nerfs, je vous en prévienne ! gringa la jolie boulotte, agacée par cette perpétuelle moquerie de son ami qui s'amusait fort de sa gourmandise.

— Ah ! baume de mon existence ! ne prenez donc pas la chose à la légère. Soignez-vous, je vous en conjure, ange de félicité. Essayez d'avalier quatre tasses de chocolat entre chacun de vos six repas. Si elles passent toutes bien, alors j'aurai un peu d'espoir.

A ce moment, Cartouche descendait de la charrette pour entrer à l'Hôtel-de-Ville.

— Ah ! voilà qui est du dernier galant pour vous, étoile de mon cœur ! s'écria de Ravannes.

— Quoi donc ? demanda la blonde gloutonne.

— L'aimable drôle s'est dit qu'en se faisant rouer tout de suite il retarderait trop un dîner que réclame impérieusement le mauvais état de votre estomac. Alors il a demandé à faire sa confession pour vous laisser le temps de calmer vos souffrances. Je le répète, c'est du dernier galant.

La perspective de manger tout de suite rendit la Présidente insensible à cette nouvelle plaisanterie.

Se mettre à table était, en effet, le meilleur moyen de patienter. Il était deux heures déjà et, à cette époque, l'usage étant de dîner à midi, l'appétit ne faisait pas faute.

En un instant, les convives furent installés.

Au premier appel, le cabaretier Jérôme et ses garçons apparurent, porteurs de plats fumants et de nombreuses bouteilles.

— Là, fit Ravannes, comme Cartouche doit en avoir lourd sur la conscience, nous avons le temps large devant nous à l'attendre. Ainsi soignez-vous bien, nid de grâces ! faites une vraie cure... une consciencieuse cure.

Si la Présidente ne répondit pas, c'est qu'elle était déjà à l'œuvre.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ce dîner, dont la conversation pétila des mordants propos de Lancenis et des moqueries de Ravannes qui ne cessait de répéter à sa voisine :

— Forcez-vous, reine des charmes, forcez-vous, je vous en conjure ! La maladie vous y contraint ; soumettez-vous à ses atroces exigences.

La gracieuse vorace n'avait pas besoin d'encouragements, car ses petites dents blanches fonctionnaient courageusement dans sa mignonne bouche toujours pleine.

Pesant bien ses mots pour ne pas donner prise à son ennemi, le chevalier de Lozeril fut si inoffensivement gai et M^{me} de Brageron, toujours souriante, se montra tant oublieuse du passé, malgré les malignes allusions de Lancenis, que de Cambiaco finit par oublier ses craintes premières et s'abandonna de confiance à la joie commune.

Mais, si fins que puissent être les vins, tant exquis que soit une oisive, il vint un moment, surtout après quatre heures de table, où le plus intrépide est enfin obligé de s'avouer vaincu.

Il était six heures quand les convives se levèrent pour retourner aux fenêtres.

— Le drôle en dit long à son jupon ! Voudrait-il nous faire passer la nuit ? s'écria de Lancenis en voyant l'échafaud encore vide de son patient.

—Oh ! passer la nuit ! je n'attendrai certes pas un tel temps. Si, à minuit, l'exécution n'a pas eu lieu aux flambeaux, je priorai M. de Lozeril de m'offrir son bras, dit Mme de Brageron.

—Espérons, marquise, que Cartouche aura fini sa confession avant minuit, répliqua de Ravannes.

—Alors, attendons.

Une heure s'écoula encore pendant laquelle on taquina la Présidente, qui était restée assise devant une montagne de gâteaux.

Puis vint un moment où le temps pesa lourd à Ravannes, qui, comme l'avait prévu la marquise, prononça cette phrase :

—Messieurs, je propose une partie.

—Excellente idée ! s'écria de Lancenis.

—Soit ! dit imprudemment de Cambiac.

De Lozeril inclina affirmativement la tête. La proposition ne venant pas de lui, il se sentait fort.

Le rapide coup d'œil qu'il lança à la marquise lui fit voir le sourire qu'avait amené sur ses lèvres ce commencement d'exécution du plan conçu.

Pendant les deux premières heures, de Cambiac gagna une forte somme ; puis la veine se mit du côté du chevalier qui fit table rase.

Le baron voulut rattraper la chance et s'acharna contre le bonheur du chevalier. La nuit se passa en des alternatives de perte et de gain. Au petit jour, énérvé par ces intermittences, de Cambiac tripla sa mise.

—Oh ! je ne joue pas sur pareil enjeu, dit de Lancenis en se levant.

—Moi, je suis à sec, ajouta de Ravannes en l'imitant.

La partie se continua entre de Lozeril et de Cambiac, suivie avec intérêt par les deux hommes qui quittaient le jeu.

A ce moment, la marquise s'échappait de la salle sans être vue.

Quant aux autres femmes, l'une ronflait dans un coin et la Présidente s'était endormie, le nez dans un plat de crème sucrée... au champ d'honneur !

—Cent louis sur parole ! dit sévèrement de Cambiac, qui n'avait plus d'argent.

Une demi-heure après, il perdait quatre mille écus sur parole.

Mme de Brageron devait avoir raison jusqu'au bout dans ses prévisions, car, à ce moment même, de Lancenis s'écria :

—Ah ! ça, baron, les proverbes ne sont donc pas faits pour vous... car vous êtes à la fois malheureux en amour et au jeu.

Comme l'avait commandé Mme de Brageron, de Lozeril éclata d'un rire bruyant et prolongé.

Irrité par sa perte et par le rire-bêtement fat de celui qui lui avait succédé dans les faveurs de la marquise, de Cambiac demanda sèchement :

—Est-ce Cartouche qui beugle ainsi sur la place de Grève ?

—C'est moi, monsieur le baron, dit tranquillement de Lozeril.

—Je me suis trompé de coquin, voilà tout, riposta de Cambiac, exaspéré par le calme moqueur du chevalier.

De Lancenis et Ravannes voulurent apaiser la querelle ; mais, hors de tout sang-froid, le baron les interrompit en s'écriant :

—Parbleu ! mes chers, laissez-moi donc profiter de l'occasion pour nous débarrasser d'un chevalier d'industrie.

A cette nouvelle insulte, de Lozeril se renversa sur sa chaise et lança la phrase exigée par la marquise :

—Avant de tuer les gens, on leur paye au moins sa dette de jeu.

A ces mots, la colère du baron tomba tout à coup et, pâle, tremblant sous l'affront, il dit d'une voix brisée par la honte :

—C'est vrai, monsieur. Je vous payerai d'abord.

—Oh ! ne vous pressez pas ! vous avez vingt-quatre heures.

De Cambiac s'inclina et sortit sans mot dire. Sur l'escalier, il appela le cabaretier :

—Gérome, indiquez moi chez-vous un coin où je trouve de quoi écrire et envoyez-moi un de vos garçons pour faire une petite course, lui dit-il.

Le cabaretier le conduisit dans sa propre chambre, où de Cambiac traça quelques mots sans signature, plia le papier et mit une adresse.

Le gargon demandé attendait respectueusement à quelques pas.

—Tu vois cette bague, dit le baron ; elle vaut vingt louis. Elle est à toi si, dans une heure, tu a remis cette lettre en mains propres et si tu m'apportes la réponse.

Le gargon partit comme le vent.

Mais, au dehors, quelqu'un le guettait depuis une heure au moins. Il sortait à peine de la foule que des doigts mignons se posaient sur sa main qui tenait le billet.

—Mon gargon, n'êtes vous pas employé au Broc d'or ? lui demanda une femme voilée.

—Oui, madame.

—Savez-vous si M. le baron de Cambiac n'est pas à cette heure à votre établissement ?

Le messager crut faire sages en répondant :

—C'est sans doute à madame que j'allais porter ce billet ?

—Probablement, dit la dame en s'emparant du papier que lui tendait le naïf porteur.

Elle forga le cachet encore frais et lut ce laconique message.

—Aurore, j'ai besoin de vous voir à l'instant, ou je suis déshonoré.

Et l'adresse partait ces mots :

—Mme Bricbet, quai de Béthune.

En y ajoutant un louis, la dame, après avoir recollé le scel toujours humide, rendit le billet au porteur, en disant :

—Nous nous sommes trompés, mon gargon ; cette lettre n'est pas pour moi. Voici un louis pour vous faire oublier la double imprudence que nous avons commise, vous en me confiant cette lettre et moi en la lisant.

Et, en regardant le porteur qui s'éloignait, la marquise de Brageron murmura avec une joie haineuse :

—Enfin, je connais donc l'ange-gardien qui, dans la détresse, est invoquée par ce Cambiac maudit !

V.

Derrière son vaste bâtiment, en façade sur le quai de Béthune, l'hôtel Bricbet possédait un jardin qui se prolongeait jusqu'à la rue Saint-Louis en l'Île. Sur cette voie, le jardin était clos par un haut mur se reliant à un pavillon élégant qui se trouvait ainsi prendre un double jour sur la rue Saint-Louis et le jardin.

Dès cette construction, indépendante de l'hôtel, la première Mme Bricbet avait fait un oratoire auquel la seconde épouse, en femme mondaine, assigna une plus profonde destination. Là où,

dans un
celle qui

Lo
des jour

bres qui
Rio

où la jor
de ces pl

événemen
Par

noires ma
de solides

din, c'est-
La

purto per
le jardin.

Otte

la serrure
conduite

Louis-en-
Apré

venances-
d'incroyat

la plooger
promptem

avait pa
Dever

Aurore avi
coro dans

vie, le mill
aussitôt per

comme bi-
Le me

de la part
beauté par

la fille.

Mais i
son père.

était une ar
se rendit ce

pouvait s'en
son y avait

Aussi,
mal dissimu

Aurore, de
nant, de la p

Il arriv
c'est-à-dire c

contraire.

Tout e:
line s'étaient

La derri
l'autre se ret

qu'elle s'étai

Le grac
traient quau

deux femmes
qui partaient

l'epousa de P.
Mais de
vait dans son

dans un sombre et modeste ameublement, avait prié la défunte, celle qui lui succédait appela le plus luxueux confortable.

Le pavillon devint un hodoir dans lequel, durant les chaudes journées, elle venait jouir du frais ombrage des grands arbres qui abritaient la construction.

Rien de plus coquettement voluptueux que ce nid discret où la jeune femme s'enfermait durant des heures entières, loin de ces plaisirs que ne lui permettait plus le mystérieux et triste événement qui l'avait rendu quasi veuve.

Par son ordre, toutes les fenêtres qui prenaient vue sur les noires masures de la rue Saint-Louis avaient été condamnées par de solides volets et le pavillon ne s'éclairait plus que sur le jardin, c'est-à-dire sur la verdure et les fleurs.

La seule communication avec la rue consistait en une petite porte percée dans le mur qui, en prolongeant le pavillon, fermait le jardin.

Cette issue, dont la clef restait toujours intérieurement à la serrure, ne s'ouvrait que le dimanche quand Pauline, sous la conduite de Colard, allait entendre la messe à l'église Saint-Louis-en-l'Île, située un peu plus loin dans la rue.

Après avoir dit que M^{me} Auroro Bricbet observait les convenances que lui imposait sa situation, nous n'avancerons rien d'in croyable en ajoutant que la disparition de son mari n'avait pu la plonger dans un bien vif désespoir. Son mariage s'était si promptement conolu et son union avait si peu duré qu'ils ne lui avaient pas laissé le temps de bien apprécier Bricbet.

Devenue pour ainsi dire veuve au lendemain de ses noccs, Auroro avait été surprise par la disparition quand elle était encore dans l'enivrement de cette richesse inattendue. Dans sa vie, le millionnaire époux avait joué le rôle d'un ami presque aussitôt perdu que trouvé, et il survivait dans sa mémoire plutôt comme bien-faiteur qu'à titre de mari.

Le monde ne pouvait donc exiger une profonde désolation de la part de cette jeune femme de vingt ans, achetée pour sa beauté par un riche et égoïste bonhomme dont elle aurait pu être la fille.

Mais il n'en était pas de même de Pauline qui avait adoré son père. Pour elle, le mystère qui planait sur cette absence était une angoisse de chaque jour, et, bien que la douce enfant se rendit compte de toute l'injustice de sa prévention, elle ne pouvait s'empêcher de croire que l'entrée d'Auroro dans la maison y avait amené le malheur.

Aussi, pendant que Pauline se froissait de l'indifférence mal dissimulée de sa belle-mère pour le chef de famille disparu, Auroro, de son côté, avait fini par se laisser, tout en la comprenant, de la perpétuelle tristesse de sa belle-fille.

Il arriva donc que le plan conçu par Bricbet en se mariant, c'est-à-dire de réunir les deux jeunes femmes produisit le résultat contraire.

Tout en restant dans les meilleurs termes, Auroro et Pauline s'étaient écartées l'une de l'autre.

La dernière resta dans l'hôtel, où tout lui rappelait l'absent; l'autre se retira dans le pavillon du jardin, cette élégante retraite qu'elle s'était créée.

Le grand salon devint le terrain neutre où elles se rencontraient quand de vieux amis de Bricbet venaient s'y asseoir. Les deux femmes luttèrent alors de prévenances envers ces visiteurs qui paraient convaincus de la sympathie qui unissait la fille et l'épouse de l'ex-procureur.

Mais de ce que chacune des deux maîtresses de l'hôtel vivait dans son coin, il ne faut pas conclure que la vaste demeure

restait triste, déserte. Bien au contraire!! La maison était grandement animée par les fort bruyants ébats et les joyeuses ripailles d'un personnage que nous avons oublié de présenter au lecteur.

En se remariant, Bricbet s'était donné un nouveau beau-père. Hélas! celui-là était bien moins discret et beaucoup plus visible que l'avait été jadis le savetier Pigeot.

Car c'était un rude homme le sire Annibal Fouquier, ce capitaine de chevau-légers qui avait si vite accordé sa fille Auroro à l'amoureux procureur.

Haut de six pieds, fort comme un taureau, plus moustachu qu'un Suisse, buveur intrépide, joueur ardent, duelliste enragé et heureux, d'une moralité telle qu'il s'était fait casser de son grade, il avait su réunir en son vaste et redoutable individu toutes les plus brillantes qualités du parfait soudard.

Toujours en quête d'écus que le jeu lui raffait aussitôt, on comprend avec quelle joie il avait topé au mariage qui lui donnait un gendre millionnaire, c'est-à-dire un mouton à tondre.

Quand sa fille s'était révoltée contre ce consentement qui la livrait à un mari si vieux, le digne capitaine s'était écrié :

—Tant mieux! tu seras plus tôt veuve, petite niaise!

—Mais vous savez, mon père, que j'en ai choisi un autre? avait répliqué Auroro.

—Raison de plus pour épouser ce cher Bricbet.

—Vous m'avez autorisée à aimer ce jeune homme.

—Et je t'y autorise encore, mon enfant, ce qui ne t'empêche nullement de prendre le procureur, avait répondu ce père indulgent, fort grand maître de la morale facile de l'époque.

Comme Auroro persistait dans sa résistance, le capitaine avait eu peur de voir s'écrouler le brillant avenir qui assurait un déluge d'écus à ses vices. Aussi avait-il tortillé furieusement sa moustache, et avec ce ton menaçant qui, chez lui, précédait de bien peu la tempête, il avait demandé à sa fille :

—Faut-il donc d'abord tuer ton freluquet chéri pour te rendre raisonnable?

Connaissant la funeste adresse de son père en vingt duels heureux, la jeune fille trembla pour celui qu'elle aimait et elle céda.

—Bien, ma fille, avait ajouté le doux Annibal, épouse Bricbet et on laissera vivre ton mignon. Après tout, ce bien aimé n'est pas ici... et les absents ont toujours tort.

Auroro aurait fort bien pu lui répondre qu'il savait pourquoi ce jeune homme n'était pas là, mais son père aurait trouvé tant d'autres honnes raisons pour se faire obéir qu'elle se soumit sans résister davantage.

Elle épousa donc Bricbet. Pourtant, à ce mariage forcé, elle montra une si douloureuse résignation, que le capitaine eut un léger remords et se dit pendant la cérémonie :

—Auroro a été bonne fille. Pour un peu que Bricbet aime à boire, j'en ferai vite une veuve pour son petit godelureau.

Et, de fait, Annibal était de force à pratiquer cette autre façon d'expédier les gens, car il résistait si rudement à la boisson que, seulement à sa douzième bouteille, il commençait à être un peu chaud.

Bricbet s'était d'abord grandement effarouché de posséder un pareil beau-père. Puis il s'était rassuré en se disant qu'avec une bonne pension il l'enverrait vivre bien loin.

Seulement, quant il reconnut à quel taux il pourrait se débarrasser du terrible Annibal, il soupirait au souvenir de son premier beau-père, le savetier Pigeot, qui s'était montré si commode pour la modeste pension de 600 livres.

On devine donc combien avait été médiocre le chagrin causé par la disparition de son gendre au sensible Annibal, qui s'était hâté de profiter de l'occasion.

Sous prétexte de protéger les deux femmes restées seules, il était vite venu s'installer carrément à l'hôtel du quai de Béthune.

Bien logé, ripaillant à souhait, vidant à son aise la respectable cave du procureur, la vie était devenue un vrai paradis pour le capitaine Fouquier. En vivour généreux, il n'avait pas tardé à faire partager son bonheur à ses amis, piliers de tripots et de salles d'armes, tous un peu gens de sac et de corde qui en vinrent à regarder l'hôtel Brichet comme une auberge dont le maître avait nom Annibal Fouquier.

Bien souvent le second étage, où il avait établi son campement, retentissait du fracas des orgies ou des querelles de la compagnie tarée de l'aimable capitaine.

Le bonheur d'Annibal aurait été réellement complet sans un être qui venait gâter sa félicité. C'était le vieux Colard, ce sévère majordome de la maison Brichet.

Tant que le bruyant beau-père et ses compagnons ne faisaient que boire et manger, Colard acceptait la cliôse d'assez mauvaise grâce, mais sans souffler mot. Il payait aussi sans observations au capitaine la pension mensuelle primitivement fixée par Brichet, bien que cette pension ait été allouée à Fouquier pour aller vivre loin du toit de son gendre.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 août 1886 — (No. 346.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les avantages exceptionnels que nous offrons présentement aux personnes qui s'abonnent ou qui renouvellent leur terme d'abonnement. Notre collection n'étant pas très considérable, nos abonnés actuels feront bien de se hâter s'ils veulent en profiter.

VARIÉTÉS

L'espérance luit après le désespoir, comme le soleil après une nuit obscure.

Fragment de dialogue :

— Figurez-vous que ce matin je me suis réveillé tout tête.

— Ah ! et comment vous étiez vous endormi ?

— Comme à l'ordinaire.

Ne t'épouvanté pas des rigueurs de la fortune. La marche inconstante et rapide de sa roue ramènera bientôt le calme dans ta situation.

Au marché au poisson :

Une cuisinière marchande un morceau de morue salée. Elle la tourne, la retourne.

— Peuh !... fait-elle, elle n'est pas fraîche, hein ?

— Pas fraîche ! crie la marchande, elle remue encore !

Agi avec ton ami comme s'il devait devenir ton ennemi, et avec ton ennemi comme s'il pouvait devenir ton ami.

NOS PRIMES

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Les histoires contenues dans les trois séries ci-après détaillées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$20 dans les librairies. Par conséquent ceux qui prennent un abonnement de trois années au FEUILLETON recevront pour plus de \$35 de littérature variée des meilleurs auteurs.

Notre collection étant très restreinte, nous conseillons à nos amis de se hâter.

PRIMES OFFERTES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de son abonnement pour une année ou plus, recevra en prime l'une des séries ci-après mentionnées (une série par chaque année d'abonnement—au choix) contenant les histoires suivantes complètes :

PREMIÈRE SÉRIE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à l'Épée — Un Noviciat — Le Roi des Voleurs — Le Trésor de Strongsay — Les Héritiers du Poignard — La Main Malheureuse — et plus de cinquante historiettes, variétés, etc.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

DEUXIÈME SÉRIE

Une Vengeance de Peau-Rouge — La Demoiselle du Cinquième — La Grande Halte — Les Meurtriers de l'Héritière.

Cette collection renferme près de deux années du journal.

TROISIÈME SÉRIE

Les Aventures du Capitaine Vatan — La Dame de Pique — La Fille de Marguerite.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois années recevront en plus les ouvrages suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drame de l'Argent.

Toute personne qui nous enverra trois nouveaux abonnements recevra gratuitement toutes nos primes.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On s'abonne pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur montants, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE, Éditeurs.

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal